

# FAY RENOIR

Tome 1 : La demoiselle elliptique

Marlène Chombart-Lemoine

Éditions ThoT  
Roman



Professeure de lettres, maman, illustratrice, jardinière du dimanche (et du lundi aussi), arbitre d'improvisation, sculptrice de curiosités, Marlène Chombart-Lemoine rêve assurément de journées de quarante-huit heures ! Avec une sieste ! C'est à cause d'une formation littéraire et théâtrale que cette jeune femme de trente-sept ans est tombée dans le chaudron des jolis mots. Sur les rayonnages de sa bibliothèque qui refuse l'ordre alphabétique, vous trouverez Molière, Musset, Kipling ou Poe, Baudelaire, Zola, Cocteau, Süskind, Maupassant, Eco et Shakespeare, bien sûr. Mais un petit sorcier à cicatrice, une colonie de farfadets, un hobbit casanier, des vampires, des dragons ou des morts-vivants légendaires, vous en croiserez aussi et ils seront peut-être même moins poussiéreux ! Pour cette romancière, les collections « jeunes adultes », c'est la sève vivante de l'arbre centenaire de la littérature. Elle voudrait y accrocher de nouvelles feuilles tendres : ce à quoi elle s'emploie avec *Fay Renoir*, son premier personnage de papier.



## DANS L'ASCENSEUR

C'EST TOUT À FAIT RIDICULE, j'en suis consciente. Personne ne frémit de bonheur à l'idée d'entrer en seconde, ni ne « jubile d'être dans le bureau du proviseur ». Cette expression, ce comportement, sont dignes d'un enfant de cinq ans. Mais, aussi, personne ne va à l'école pour la première fois à presque dix-huit ans !

Je n'étais comme personne.

— J'espère que vous mesurez bien la chance qui vous est offerte de fréquenter notre établissement, mademoiselle Renoir ?

Je ne répondis rien à sa question. Elle était de pure forme. Elle témoignait seulement qu'il envisageait l'éventualité de mes facultés intellectuelles... C'était déjà pas mal, je devais être indulgente avec les gens. Il poursuivit :

— Le lycée Aimé-Césaire est un établissement qui ne doit pas sa réputation au hasard. L'opportunité qui nous a été donnée de nous doter d'un ascenseur (circonstance suite à laquelle vous nous arrivez aujourd'hui) constitue symboliquement un atout de plus : l'ouverture de nos portes à l'ensemble de la jeunesse désireuse de s'instruire... quels que soient les... les... disons...

Il me regarda, l'air démuni, un instant. Ses petits yeux, glissant sur le chrome et le carbone de mon fauteuil roulant électrique, s'arrêtant furtivement sur les doigts de ma main droite restés à proximité de la commande, semblèrent jauger l'étendue de tout ce qui me séparait de la norme.

— Quels que soient *les aléas de l'existence*. Vous comprenez ?

Comprenais-je ? Il doutait encore de la réponse, peut-être à cause de l'expression figée de mon visage et des grands yeux froids que je m'appliquais à braquer en plein sur les siens : je devais réprimer ma joie ! Je parvins à ravalé un soupir de bonheur qui serait passé pour insolent ; je l'écoutais vaguement... Il faut dire qu'il n'était que vaguement exact :

— Vous n'êtes pas sans savoir que votre père est un enseignant qui nous donne satisfaction... (*Bon, ça, c'est vrai, le meilleur prof, mon père !*) Nous sommes heureux qu'il enseigne la littérature ici... Et ton frère, Akim, honore de ses constantes victoires sur un tatami la section sport-études : un champion d'Europe junior, chez nous ! Tu vois ? (*Kim ! Il s'appelle Kim, mon frère ! et pourquoi ce tutoiement, tout d'un coup ? Amitié ? Paternalisme ? Pitié ?*) Quant à ta jeune sœur, Fay... euh, non non... Fay, c'est toi, hein ? Elle c'est... comment ?... Bianca ! Aaah ! Bianca ! (*Tu nous confonds vraiment, là ? Moi, l'infirmier et elle, la surdouée ?*) Ce petit prodige de treize ans dont les notes au brevet sont les meilleures de l'académie, les troisièmes de France, qui est bilingue, qui vise peut-être les Sciences politiques, nous sommes ravis de l'accueillir en cette rentrée... tout comme toi...

Je voyais bien, oui... Je comprenais, oui, définitivement ! Très bien, même ! J'avais toujours du mal à démêler le sens réel de ce qu'on me disait et ce que j'en devinais à travers les inflexions infimes des voix que mon oreille surdéveloppée distinguait sans effort. Et il y avait à boire et à manger pour mes tympanes, dans

son beau discours sur ma famille, mais bien peu de vérité. Notre proviseur encensait mon père dont il n'avait jamais entendu un seul cours, s'enorgueillissait, s'auréolait des gloires de Kim et de Bianca, mais il ne retenait pas correctement leurs prénoms ! Je savais bien que je devais ma place dans ce lycée aux qualités conjuguées de ces trois membres de ma famille...

Mais c'était décidé, rien ne me gâcherait la première journée d'école de ma vie et surtout pas le mépris et la bêtise qui transpiraient de ce maladroit discours de bienvenue !

Après un coup d'œil à sa montre, il enchaîna, reprenant le « vous » formel, d'un ton conclusif plus plaisant et rapide, annonciateur de la fin de ce désagréable moment :

— Bon... euh... l'ascenseur se trouve au bout du couloir, votre salle de classe est au deuxième. Il vous faudra toujours y être accompagnée, c'est la règle... Votre sœur est volontaire, dans un premier temps, n'est-ce pas ?

Un signe de la tête.

Voilà tout ce qu'il aurait comme réponse de ma part.

Il ne me regardait déjà plus.

— Vos professeurs sont prévenus de votre... *particularité*. Ils savent aussi, pour votre maman décédée, cela va sans dire. Je vous engage à aller retrouver vos futurs camarades dans la cour, finit-il avec un large geste du bras, me désignant la porte, sans équivoque.

Au moins, me dis-je en le quittant, au moins, ne m'a-t-il pas crue sourde, comme l'a pensé sa secrétaire qui a détaché chaque syllabe de la petite salutation qu'elle m'a lancée.

Moi, que les gens me croient demeurée et me parlent comme telle, qu'ils m'affublent de handicaps supplémentaires tant ils sont gênés par tous ceux que je présente déjà, tant ils craignent

d'imaginer ce que peut produire un minuscule grain de sable dans la merveilleuse mécanique de la génétique humaine, cela m'était égal. Je n'en ressentais pas de peine, aucune colère. J'étais née avec un défaut neurologique majeur, j'étais épileptique, j'avais un retard de développement moteur et sensoriel, je parlais très difficilement et j'avais besoin de nombreuses séances de rééducation chaque semaine. Mais je n'étais ni du genre à me lamenter sur mon sort, à en vouloir à l'humanité de cette injustice biologique, ni du genre à militer pour faire ravalier à tous les blaireaux de la planète leurs propos humiliants ou même leur pitié. Non, qu'ils vivent avec leur étroitesse d'esprit, chacun ses tares !

La cour était encore presque déserte. Les élèves arrivaient sans trop se presser, par petits groupes bavards. Je les regardai pleine de curiosité pour la gent lycéenne. Je n'avais jamais pu aller à l'école, comme les autres enfants. En primaire, il fallait m'assister en permanence, puisque je n'écrivais pas plus que je ne parlais, que je n'avais ni l'ordinateur ni le fauteuil électrique. Et encore ! Ces obstacles ont eu du sens une fois que ma mère m'a eu appris à écrire et à lire, bien sûr... qui d'autre qu'elle ? Donc pas d'école primaire. Au collège ? « Pas d'accès handicapé, les crises d'épilepsie sont encore trop fréquentes et effrayantes, vous comprenez... Les enfants sont impressionnables, les classes sont déjà surchargées, avez-vous pensé aux risques de bousculade ? Elle a trop de rééducations contraignantes, cela empiète sur les heures de cours... ce n'est pas possible » : les prétextes pour refuser mon inscription furent nombreux.

J'avais donc suivi des cours par correspondance.

C'est vrai que l'épilepsie est un obstacle sérieux. Par chance, elle semblait m'avoir un peu « oubliée », dernièrement. Le docteur Herpin, mon neurologue parisien, avait même jugé



bon de diminuer mon traitement cet été. D'une certaine manière, il avait peut-être raison, il avait *sans doute* raison, c'était un spécialiste et un bon ! Mais je n'étais pas à l'aise avec ce changement de dosage.

Mes cachets, c'était mon rituel, ça me rassurait, une ceinture de sécurité, en quelque sorte... S'ils n'étaient plus entièrement responsables de la rareté de mes crises, comme semblait le penser le docteur Herpin, en tout cas, ils étaient assez efficaces pour me faire croire, parfois, que je pouvais sortir, voir du monde, aller au lycée et ne pas y penser ! Et puisque ça marchait, pourquoi ne pas tout laisser comme ça ?... Pourquoi se demander ce qui se passerait sans la dose complète ? C'était bien une interrogation de médecin, ça ! Je ne me posais pas la question, moi ! C'était tout de même absurde de vouloir diminuer le traitement alors qu'il fonctionnait, non ?

Bon. C'était donc comme ça que ça se passait ? Les quelques regards obliques et les chuchotements sur mon passage n'avaient pas été si nombreux pour le premier cours et le prof m'avait à peine jeté un coup d'œil. J'avais cru que ce serait plus dur ou un peu humiliant, quelque chose comme ça... Bien sûr, j'étais la seule handicapée de tout l'établissement, *privilegiée*, comme mon entrevue avec le proviseur Figuerra me l'avait bien fait comprendre. Peut-être même certains de mes camarades côtoyaient-ils un fauteuil roulant pour la première fois (chacun son baptême !). Sans me réjouir trop vite de ce tout premier contact, je me dis que j'avais sans doute exagéré, par appréhension et par ignorance, les obstacles douloureux qu'il me faudrait affronter pour avoir droit à la vie d'une lycéenne comme les autres. Je croyais qu'il y avait, en quelque sorte, « un prix à payer »... Peut-être pour ceux qui n'avaient pas de Bianca ?

Moi, j'avais une Bianca, et à présent c'était aussi ma voisine de classe !

Pour moi, les usages du milieu scolaire étaient totalement nouveaux et pour certains parfaitement inadaptés. Je découvrais l'Amérique en croyant aborder les Indes...

— Vous remplirez lisiblement, s'il vous plaît, la fiche de renseignements que je vous fais passer... Nom, prénom en majuscules, classe fréquentée l'an dernier...

Bah oui ! Mais moi, je ne pouvais pas « remplir » des cases, je n'écrivais qu'à l'aide de mon ordinateur. Je jetai un coup d'œil à ma petite sœur, assise à mes côtés : elle avait déjà la main levée. Le professeur Vogelain lui donna la parole :

— Oui, mademoiselle, euh... Renoir, c'est ça ?

— *Bianca* Renoir, précisa-t-elle, avec le sourire le plus efficace qu'elle pouvait faire, pour adoucir son ton sec. (Il y a *deux Renoir*, monsieur, devinait-on !) Je voulais vous demander si vous vouliez que je remplisse la fiche de ma sœur Fay ou si vous préféreriez qu'elle la retape entièrement sur l'ordinateur.

J'adore ma sœur !

Je crois que j'ai dû me mordre la joue, à ce moment-là, pour ne pas exploser de rire ! Est-ce que tout le monde avait entendu les milliards de reproches à peine voilés dans sa phrase, dans son intonation ? J'espérais que le prof n'avait pas l'ouïe aussi fine que moi ! Si elle avait pu, elle aurait dit : « Même si votre fiche est d'une inutilité navrante, où est la version numérique, pour Fay ? Youhou ! Bienvenue au XXI<sup>e</sup> siècle ! “Handicapée” ne veut pas dire “incapable”, il faut juste adapter les outils, pauvre pomme ! » Je n'avais pas l'habitude de maîtriser autant mes émotions, c'était plus ordinaire pour moi de tout montrer, pour économiser ma parole et je sentis que mon sourire s'affichait tout de même sur mes lèvres. Je suppose que c'était inhabituel : j'aurais peut-être

dû ressentir quelque chose comme de la gêne ou avoir de la peine, me sentir différente et stigmatisée. Mais non, j'avais une furieuse envie d'éclater de rire.

Le professeur s'approcha de nous et il chuchota à Bianca, en nous regardant alternativement :

— Remplissez une fiche pour vous deux, peut-être... Je connais déjà les particularités médicales de votre sœur... On m'a dit que vous ne communiquiez que via l'ordinateur, c'est bien cela ? ajouta-t-il à mon intention.

Je hochai la tête avec un sourire naturel. Il était venu tout seul aussi celui-là, et j'espérais qu'il n'avait pas l'air trop moqueur, face à ce gentil professeur maladroit qui attendait que je réponde « oui, monsieur » alors qu'il venait de dire qu'il m'en savait incapable ! Il eut soudain l'air de réfléchir et regarda autour de lui en se frottant la nuque. Ma sœur leva les yeux au ciel, mais n'osa pas me murmurer l'exaspération que lui inspirait notre professeur d'histoire. Ce dernier revint nous parler, s'adressant clairement à moi, cette fois, encouragé par mon signe de tête précédent :

— Je pense que vous devriez vous placer au fond, à l'avenir, car vous aurez accès à la prise de courant et ainsi, personne ne lira sur l'écran par-dessus votre épaule...

Je tombai des nues à l'idée qu'un autre élève puisse tricher sur moi ! Je jetai un bref regard aux deux garçons assis derrière nous. Une belle paire ! L'un d'eux me fit un geste de compassion que je n'avais vu faire que par ma grand-mère, en se frottant la joue : « Quelle barbe, ce prof ! » tandis que l'autre me servit une expression bovine du plus haut comique dont je doutais qu'elle soit totalement délibérée... Oui, sans doute devrais-je me méfier un peu de mes « semblables » et de leurs yeux louchant sur mon travail.

Le gentil professeur avait l'air d'attendre une réponse de ma part, je ne voulus pas lui déplaire si vite et je fis courir

rapidement ma main droite sur mon clavier pour afficher : *Oui, merci, monsieur Vogelain. Je dois aussi recharger la batterie de mon fauteuil, parfois, cela me sera utile.* Il avait anticipé mes difficultés, c'était chouette. Il pencha la tête en faisant une moue, oubliant sans doute qu'il savait parler, lui, et eut l'expression soulagée de celui qui se dit : « On va s'en sortir, finalement ! »

Il reprit, à l'intention de toute la classe :

— Fay occupera la table du fond, près de la prise de courant. J'en avertirai les autres professeurs. Merci de lui laisser cette place dès la prochaine heure.

Comme il s'éloignait, je constatai avec une hilarité presque totalement intérieure (presque seulement, décidément, je ne croyais pas que c'était si drôle, le lycée !) que Bianca affichait exactement le même air : on allait s'en sortir avec celui-là !

Oui, je me rendis vite compte combien les heures de cours seraient égayées par Bianca !

Elle n'agissait en aucune manière pour faire rire, au contraire, la plupart du temps elle ne ressentait aucune envie de plaisanter. Mais ce premier échange avec le professeur d'histoire-géographie me donna le ton : elle n'avait pas l'intention de se comporter autrement qu'à son habitude. Bianca était née indignée et son principal sujet de révolte était la manière dont les gens me traitaient. (Sans doute en aurait-elle trouvé un autre, si j'avais été valide !) Je pensais depuis toujours qu'elle était moi en mieux, un modèle plus élaboré qui comportait l'ensemble des pièces en état de marche et un plan de montage respecté. Un modèle qui tournait à plein régime, aux performances si extraordinaires qu'elle avait sauté assez de classes pour se retrouver en seconde à treize ans seulement. Je sais que certains pensaient qu'elle était mon exact contraire : elle surdouée, moi handicapée. Il y a du vrai... Mais attention ! Elle aurait pu me tuer pour avoir pensé

ça ! (Et elle aurait eu raison, je n'étais tout de même pas aussi nulle qu'elle était douée !) Une fois, quand elle avait quatre ans, au supermarché, elle avait imprimé deux rangées des empreintes de ses petites quenottes dans le mollet d'une fausse blonde qui m'avait regardée de travers. Elle était personnellement atteinte par la bêtise et l'injustice, voulait les résoudre comme un problème de maths. Alors, les nantis suffisants, les arrivistes sans scrupules et les méchants égoïstes n'avaient qu'à bien se tenir : elle mordait encore !

Et puis, elle était époustouflante ! Splendide ! Personne ne soupçonnait ses treize ans, tout le monde lui enviait ses boucles châtain clair (juste un ton plus clair que les miennes) et j'aurais aimé avoir le loisir d'observer minute après minute l'épanouissement de cette jeune fille qui était déjà magnifique alors qu'elle n'était que le brouillon de la femme qu'elle serait ! Un petit bout de femelle à épines : les garçons (et même les hommes en général, même papa) trouvaient rarement grâce à ses yeux. Elle ne cherchait pas à les comprendre, les trouvait lourds et prévisibles. Son entente avec notre frère Kim était légendairement chaotique à commencer parce qu'il « lui volait son anniversaire », chaque année ! Kim était né le 20 décembre et Bianca le 21. La fête avait souvent été commune et Kim ironisait même fréquemment en l'appelant son « cadeau d'anniversaire ». Il me semblait que pour ses six ans, à la naissance de Bianca, il l'avait réellement considérée ainsi, la câlinant comme une jolie poupée ! Cela dit, Bianca avait le même sentiment de « vol d'anniversaire » envers le petit Jésus, refusant de souffler la moindre bougie plantée sur une bûche, avec un sapin dans le coin de la pièce, et gare à celui qui lui faisait un seul cadeau en disant : « C'est pour ton anniversaire ET Noël ! »

Il ne faut cependant pas croire qu'elle était aigrie. Pas du tout. Elle était profondément heureuse et encore plus grâce à ma

présence au lycée, en ce premier jour d'école. Son esprit carburait seulement tellement vite qu'elle réussissait à être absolument ravie tout en même temps qu'elle était exaspérée !

Exaspérée par l'air figé de Valérie, par exemple, la brune du premier rang, bouche ouverte, les yeux perdus, quand Bianca lui avait fait signe de désencombrer le passage, où gisait, étalé, son sac à main qui avait rendu son contenu à mes pieds... enfin, *à mes roues.*

Quand nos yeux se croisèrent, au soir de cette première journée, moi tournant la clef de l'ascenseur, elle appuyant sur « RDC », nous pûmes enfin éclater franchement de rire ! Beaucoup de choses me seraient difficiles dans mon apprentissage du mode de vie lycéen ; la plus urgente, visiblement, serait de garder mon sérieux en classe quand Bianca réglerait son compte à mes ennemis ! Je n'avais pas prévu cela !